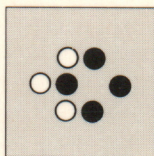


Harry Mathews

# Cuisine de pays

Nouvelles



P.O.L

Extrait de la publication



# Cuisine de pays

## DU MÊME AUTEUR

CONVERSIONS, roman traduit de l'américain par Claude Portail, Gallimard, 1969. Collection *L'Imaginaire*, 1989.

LES VERTS CHAMPS DE MOUTARDE DE L'AFGHANISTAN, roman traduit de l'américain par Georges Perec, Denoël, *Les Lettres nouvelles*, 1974.

SIX POÈMES, traduits de l'américain par Georges Perec, in « Vingt poètes américains », Gallimard, 1980.

PLAISIRS SINGULIERS, traduit de l'américain par Marie Chaix, P.O.L, 1983.

LE VERGER, P.O.L, 1986.

CIGARETTES, roman traduit de l'américain par Marie Chaix, P.O.L, 1988.

LE NAUFRAGE DU STADE ODRADEK, roman traduit de l'américain par Georges Perec, P.O.L, 1989 (première édition, Hachette/P.O.L, 1981).

*La nouvelle intitulée Cuisine de pays a été publiée par les éditions Plein Chant, dans la Bibliothèque Oucuienne (1990).*

Harry Mathews

# Cuisine de pays

*Nouvelles*

traduites de l'américain par  
Marie Chaix, Martin Winckler, Jean-Noël Vuarnet

*P.O.L*

8, villa d'Alésia, Paris 14<sup>e</sup>

© P.O.L éditeur, 1991  
ISBN : 2-86744-213-3

*La vie en suspens*





A gauche, c'est là que tu commences : une porte de fer sertie de petits panneaux de verre ; près d'elle, visible à travers une baie vitrée, un jardin en terrasse portant des arbres et des arbustes sans feuilles, parmi lesquels un ginkgo ; au-delà, au milieu d'un estuaire caché par la terrasse, une île en ruine masque la vue de la rive opposée. A droite du jardin, un mur de briques marqueté de fenêtres rectangulaires, trop haut pour qu'on en voie le sommet, ferme l'espace extérieur. Bien qu'il soit presque midi, le mur est dans l'ombre.

Te faisant face, une porte blanche fermée ; près d'elle, sur toute la hauteur du mur, une étroite bibliothèque emplie de livres, la plupart relatifs à tes ancêtres paternels ou au métier de ton père, l'architecture. Plus loin, une autre porte, puis une table d'architecte (cette pièce est le bureau de feu ton père), longue, plate et vaste, équipée de grands tiroirs carrés ou de tiroirs larges et peu profonds. L'autre bout de la pièce est dissimulé par une cloison contre laquelle sont installés un classeur et un petit bureau métallique portant une

machine à écrire électrique. Le long du mur qui se dresse derrière toi perpendiculairement à la cloison se trouve un canapé spacieux recouvert d'un tissu beige et rugueux, devant lequel est placée une table basse — un épais carré de verre posé sur un pied d'acier chromé en forme d'X.

Tu es assis devant un bureau dont le plateau blanc cassé est revêtu d'un matériau composite, mat mais lisse. De petits objets reposent sur les bords du bureau — crayons, stylos, gommes, ciseaux, cigares, un coupe-papier, une loupe. Trois pages blanches sont étalées sur la surface devant toi. La première est un simple carré de terre que tu dois ingénieusement imprégner d'une semence apparemment épuisée ; ta seule consolation réside en principe dans le fait qu'il t'appartiendra en propre. La seconde — qui ressemble plutôt à une feuille de dessinateur : scrupule et vigilance sont de rigueur — doit servir à restituer ce que quelqu'un d'autre a déjà décrit en d'autres mots ; un travail difficile mais utile. La troisième page est une fausse page : c'est en réalité le lieu de mise en place de mots qui seront dits, et aussi le diagramme grossier du miroir d'Alice au travers duquel ces mots seront énoncés : le miroir dans lequel, lorsque tu te regardes, ce sont les autres que tu vois.

L'air de la pièce est tiède, brillant dans la lumière de fin de matinée. Le goût fané dans ta bouche est un goût de tabac et de café au lait.

Il y a quelques mots à présent sur chacune des trois pages. Tu te lèves et tu sors.

La pièce suivante est haute de plafond et sans fenêtre — non, il y a une petite fenêtre située très haut

dans un coin : la lumière qu'elle répand est absorbée par les lueurs bleuâtres déversées du plafond par six longs tubes fluorescents. Les murs et le plafond de la pièce sont blancs, le sol et les placards gris, la boîte à fusibles et le téléphone mural noirs. L'espace long et étroit donne la sensation d'être lisse — les surfaces fusionnent dans la lumière diffuse, la continuité est plus ponctuée qu'interrompue par le reflet scintillant des objets (des verres, une bouilloire chromée, une bouteille de vin rouge). Les seuls livres ici sont des livres de cuisine sur une petite étagère, les seules pages sur lesquelles écrire sont celles d'un petit carnet de commissions, flanqué d'un court crayon émoussé.

Il flotte une odeur de viande panée cuisant dans le beurre. Du vin blanc chasse de tes dents le goût de café et de cigare.

Une femme se tient à l'autre bout de la cuisine. Les jointures de ses mains sont gonflées. Elle se tient très droit. Ses cheveux, mi-longs, sont teints en châtain et ont été coiffés soigneusement de manière à former comme un diadème au-dessus de son visage. Sa peau pâle et discrètement marquée de taches brunes est lisse sur les joues et le front, ridée sous le menton. Elle a de l'ombre sur ses paupières et du rouge à ses lèvres ; elle semble sur le point de sourire ou de parler. Elle porte une blouse de coton sur une fine robe de laine bleue à dessins.

Tu te trouves devant le téléphone mural. Cette femme t'a donné un message : tu dois passer un appel en ville. Tu viens de le faire, et tu écoutes dans le récepteur la voix d'une autre femme. Elle t'annonce un événement auquel tu n'es pas préparé, encore qu'il ne soit pas véritablement surprenant. C'est son effet sur toi

qui est surprenant. L'annonce est celle d'une arrivée – son arrivée à elle.

L'effet, dont tu penses qu'il est peut-être dû au caractère imminent, presque immédiat, de cette arrivée, consiste à t'arracher le temps des mains. Pendant la matinée, au fil des jours et même des semaines précédentes, tu avais laissé tes espoirs concernant ce jour prévisible dresser dans ton esprit toute une série de panneaux réconfortants. Ceux-ci ont disparu à présent. Les heures à venir viennent d'être condamnées à l'incertitude, tu sais à présent que les heures passées étaient pétries d'illusion. Le temps a perdu ses refuges. Tes sentiments sont ceux de quelqu'un qui, arrivant pour la millième fois devant une maison après le même long voyage en voiture, gravit le perron jusqu'au deuxième pot de fleurs retourné en partant de la droite, et ne trouve pas la clé.

Par la fenêtre, tu vois le jardin en terrasse et son ginkgo dominant l'estuaire invisible. Au-dessus de l'île en ruine, le ciel s'éclaire. Le mur de briques et de fenêtres est plus sombre parce que le ciel est plus brillant, et parce que le soleil est au sud et décline.

La porte blanche, qui n'est plus complètement fermée, te fait face près de la bibliothèque et des livres relatifs à la famille et à la profession de ton père. Tu te demandes s'il serait plus facile de travailler debout à la table à dessin ou de taper sur la machine à écrire électrique. Tu aimerais t'allonger sur le canapé pour lire.

Dans l'air tiède doit flotter l'odeur d'un cigare qu'on vient d'allumer (ta tête est trop pleine de fumée pour pouvoir le sentir).

Aucun mot nouveau n'est apparu sur l'une ou l'autre des trois pages posées devant toi. Ton attention est comme un chien qui attend fébrilement un maître. Tu t'allonges sur le canapé pour lire en attendant.

Par la fenêtre, tout ce qu'on peut voir c'est le mur de briques et de verre, et le ginkgo debout contre le ciel bleu éclatant de l'après-midi. La porte qui fait face au bureau a été ouverte ; la porte à droite de la bibliothèque est maintenant entrebâillée. La table d'architecte et la cloison ne sont plus en vue. Accrochés à la chaise de bureau, à la chaise attenante au petit bureau, aux poignées des portes, des vêtements sont éparpillés : peut-être deux pull-overs à col rond (l'un jaune, l'autre rouille, des jeans élastiss bleu nuit à coutures blanches, une chemise de coton bleu pâle, des pantalons de flanelle brune ; ou des pantalons gris, une jupe de laine marron à ceinture, un pull à col roulé ; ou une pelisse kaki et un ample gilet bleu marine portant quatre boutons de cuivre. D'autres vêtements sont peut-être posés hors de vue sur le sol où l'on peut néanmoins voir une paire de bottes rouge cerise à hauts talons, l'une verticale, l'autre couchée sur le côté.

Goût : un autre tu. Sensations : l'autre tu. (Soit la bouche, soit la crypte.) Tu es revenue de ce qui te semble — mais c'est une erreur — fort loin. Il y a des années, lorsque tu es apparue pour la première fois, tu étais difficile à retenir, et maintenant tu es celle qui retient. Ta redécouverte est survenue presque trop durement, en ces premiers instants — un présent de roses déchirées des deux mains pour en extraire leur couleur et leur parfum, dans l'oubli cuisant des épines.

Puis vient le sommeil. Après le sommeil, derrière une mèche de cheveux, le mur et le ginkgo oblique sont presque sans forme contre le ciel du milieu d'après-midi, d'un bleu teinté d'or. La lumière a baissé dans la pièce. Les deux portes blanches sont gris-mauve. Les vêtements posés sur les meubles et le sol sont plissés d'obscurité. Seul brille un rayon filiforme sur les tubulures de la chaise du bureau.

Le goût : toi. L'odeur : toi. Les sensations : toi, et le tissu du canapé — rêche, chaud. (Soit la bouche, soit la terre.) L'histoire que tu dois raconter reste sans mots, même si les mots te suivent pour emplir derrière toi quelque chose qui est loin d'être un vide — du moins, pas plus un vide qu'avant. C'est comme lorsqu'on se trouve dans une maison confortable (et qui a, peut-être, quatre pots de fleurs renversés sur le seuil), et qu'on ouvre de nuit la porte sur un décor familier : il n'y a plus rien de familier dans le monde lunaire au-dehors.

Puis vient le sommeil. Après le sommeil, le ciel a pâli par-dessus le bord d'une épaule. Le mur, le ginkgo, la chaise à tubulures et la chemise pendue sur la chaise sont tous d'un noir absolu. L'or du ciel a viré au vert bronze. Sur les étagères, les livres sont de pâles bandes de brun et de noir. Le sol est noyé dans l'ombre.

Puis vint le sommeil. C'était comme nager dans une mer chaude, au large d'une côte de sable et de roche, plonger et replonger sous la surface et rester dessous tant que le souffle le permet pour savourer les rayons de soleil dispersés, les reliefs brouillés, l'éclat fugace des poissons, émerger pour reprendre son souffle et cligner des yeux à cause du sel et de la luminosité, plonger à nouveau... Il y a des moments où le rivage est hors de vue.

Beaucoup de fenêtres sur le mur de briques — les unes rideaux tirés, les autres non — s'éclairaient. A présent, le ciel au-delà de la fenêtre était noir malgré le halo montant des lumières de la ville, mais cette émanation altérait moins le ciel que la minuscule tache rouge d'un avion le traversant au loin. Le ciel était tout à fait sombre, de l'enveloppante obscurité des fins d'après-midi d'hiver, emplie par le flot montant de la circulation des retours. Il y avait peu à voir, moins encore à dire, avant de dormir brièvement une dernière fois, en sachant bien qu'à mon réveil elle ne serait plus là, et qu'elle ne me quitterait jamais.





*Du roman comme forme historique*



Robinson était assis devant le feu.

« Je connaissais Johns, dit-il. Je l'ai rencontré à Detroit en 38. Nous étions tous les deux coincés dans un bar à cause du grand blizzard de cet hiver-là. C'est la seule fois où il m'ait parlé de sa vie passée — de ses aventures de marin et de berger, des extraordinaires entreprises qu'il avait mises sur pied aux quatre coins du monde, et de cette rencontre avec Rouxinol que vous venez juste d'évoquer, lorsqu'il fut atteint par la fièvre jaune en Nouvelle-Guinée. Les soins dévoués de Rouxinol à son endroit exprimaient, m'a-t-il dit, la reconnaissance implicite d'une dette morale que le vieil homme avait contractée quelque vingt ans auparavant : premier alpiniste affrontant l'Himalaya, il avait été lui aussi secouru dans les suites désespérées d'une chute solitaire par un inconnu : Borgmann, le lépidoptériste danois.

A l'époque où il sauva la vie de Rouxinol, Borgmann voyageait avec le vieux Jeremiah Keats, mieux connu pour avoir été le secrétaire particulier de Kuro-mato, premier ambassadeur du Japon à Saint-Peters-

bourg. Cet état de service a éclipsé sa remarquable et protéiforme carrière antérieure de diplomate et d'homme de lettres : Keats joua ainsi un rôle déterminant en persuadant Ketchum, qui jusqu'alors n'avait acquis — sous le pseudonyme de "Clarissa Rivers" — qu'une notoriété modeste grâce à ses romans sentimentaux, de quitter l'Angleterre pour le Chili. C'est bien sûr à Santiago que Ketchum rencontra Bechstein, "l'Infirmier de Waterloo" du célèbre roman historique du même titre. Bechstein prit une part plus importante à l'écriture du livre que Ketchum ne veut bien le reconnaître : en dépit de son grade peu élevé, c'était un *honnête homme* et, dans sa jeunesse, il s'était même taillé une certaine réputation d'orateur au Club des Crachats, le groupe politique qui se constitua à Paris autour du marchand suisse Willi quelques décennies avant la Révolution de 89. Willi vous est peut-être mieux connu comme étant l'homme qui fit venir à Londres le grand castrat Pietrini pour y interpréter la première de *l'Acis et Galatée* de Haendel ; c'est lui qui, de plus, bien avant cela, avait découvert l'incomparable tisserand marocain El Saadi et le fit travailler aux filatures de Bruxelles, où il collabora à la fabrication des tapisseries funéraires de Wagner aujourd'hui exposées au Louvre.

Le Wagner ainsi honoré avait été bourgmestre de Lübeck ; l'incident marquant de sa vie fut qu'il donna le jour à Rosanna Wagner, "la Perle de la Hanse", qu'épousa le prêtre suédois Blekinge à la fin du siècle précédent — l'événement fit scandale, la disparité entre les quatre-vingt-dix ans du marié et les dix-neuf ans de Rosanna n'ayant pas arrangé les choses. Pourtant, l'initiative de Blekinge n'était pas vraiment surprenante : il avait endossé tard la soutane et sa carrière avait été



On apprendra, entre autres, dans les treize nouvelles qui composent *Cuisine de pays*, non seulement la recette de la succulente farce double, mais encore les raisons de la supériorité généralement admise des violonistes russes, ou encore les étonnants procédés de traduction du Pagolak. On ressentira aussi, à la lecture de ces textes qui vont de l'érudition joueuse au désespoir tranquille, un très réel vertige.



9 782867 442131

ISBN : 2-86744-213-3  
F 10213-5-91

80 F